

LA GAZETTE DROUOT

EN VENTE

Camille Claudel

Cette épreuve d'Eugène Blot, réalisée avant 1937, fait partie des quatorze exemplaires fondus à cette dimension



M 01676 - 2409 - F: 3,50 €



avant-première

Un paysage de Vallotton sur les traces de Poussin

portrait

Benjamin Steinitz : un antiquaire-restaurateur et historien à la Tefaf

zoom sur...

Le livre de marbre de la cathédrale de Sienna

L'AGENDA DES VENTES

DU 2 AU 10 MARS
2024



Benjamin Steinitz
et Marina, son épouse.
© BRUNO COHEN

Benjamin Steinitz : tout change, pour que rien ne change.

Le galeriste, **qui aime à la folie le jeu des enchères** et qui cependant présente à la Tefaf un vase en albâtre de Louis XIV inédit et « hors marché », veut écrire l'histoire d'un nouveau chapitre de son enseigne.

PAR CAROLE BLUMENFELD

Qu'il évoque sa relation avec son équipe de restaurateurs – en particulier Étienne Merlette, quarante-cinq ans de maison – ou l'historien de l'art David Langeois, avec lequel il collabore depuis presque un quart de siècle, Benjamin Steinitz ne tarit jamais d'éloges à leur égard. Et il leur attribue surtout une part déterminante dans ses prises de décision. « J'essaie de trouver des objets qui nous passionnent. C'est une question d'amour sincère et de fierté, par rapport à cette équipe et à ce que nous sommes. Et cela participe des nouvelles orientations que j'entends donner à notre maison. »

Une équipe, une famille

À la prochaine Tefaf, Benjamin Steinitz présentera le bureau plat par BVRB – soit Bernard II Van Riesen Burgh – provenant de la collection de Guy de Rothschild à l'hôtel Lambert, qu'Étienne Merlette rêvait d'avoir entre les mains – « sa vision et sa lecture de l'objet m'importent et me confortent dans mon sentiment premier », confie l'antiquaire –, ou encore le vase de la collection des Stroganoff, dont la provenance fascine. L'histoire est en effet très belle. Cet objet en granit rose de l'Oural, cédé lors de la vente Stroganoff à

Berlin en 1931, apparaît dans le portrait posthume du comte Alexandre Sergueïévitch par Alexandre Varnek, où le défunt prend la pose devant la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan (à Saint-Pétersbourg), une construction d'Andreï Voronikhine dont il tient d'ailleurs les plans à la main. Le vase, réalisé également d'après les dessins de Voronikhine, serait ainsi un clin d'œil supplémentaire au brillant architecte, probablement le fils caché du comte Stroganoff, comme s'en amuse David Langeois.

En réalité, pour que cet ancien de la Malmaison et du Louvre débarque à la galerie à une heure matinale (ou une heure décente), Benjamin Steinitz lui livre de véritables énigmes, tel le vase – absolument inédit – couvert en *alabastro fiorito*, sculpté à motifs de godrons tors et anses à masques de satyre. « Son arrivée à la galerie dit beaucoup de ce que nous sommes et des relations de confiance que nous entretenons, note Benjamin Steinitz. La personne qui me l'a apporté n'en savait pas plus que moi lorsque je l'ai vu pour la première fois. J'ai senti des émotions très fortes pour ces proportions, cette puissance... Et c'est là que David Langeois entre en piste. Son approche extrêmement poussée dans la découverte de l'histoire des objets devient alors jouissive. »

Quelques semaines et une notice de 41 pages plus tard, ce fin limier prouve, inventaires à l'appui, que le vase et son pendant, aujourd'hui au Petit Trianon, figuraient dans les collections du Roi-Soleil. Et il ne s'est pas contenté de la description lacunaire de l'*Inventaire général du Mobilier de la Couronne* sous Louis XIV (publié), puisqu'il est allé chercher aux Archives nationales des détails plus précis dans l'inventaire (non publié) de 1729. Dans la marge, Gaspard Moïse Augustin de Fontanieu, l'intendant et contrôleur général des Meubles de la Couronne, a indiqué que cette année-là les deux vases furent « déchargés » de l'inventaire, soit retirés, mais seul l'un des deux le fut, comme l'atteste l'inventaire de 1775. Le vase à godrons aux formes sophistiquées que la galerie Steinitz présentera à Maastricht n'avait jamais quitté le sol français, et il constitue une découverte de poids de l'édition 2024 de la Tefaf.

Un sentimental, un passionné

« Ce trio, antiquaire, restaurateur et historien, fonctionne toujours en simultané, explique Benjamin Steinitz. Je vais rarement à l'achat la fleur au fusil. Je suis fou, oui, et j'aime l'impulsion des enchères, mais tous nos achats sont préparés en amont par

Étienne, qui a par exemple passé toute une journée à étudier le bureau à New York avant la vente Rothschild, et par David.» L'engouement de Benjamin Steinitz pour les ventes publiques est bien connu, en particulier à l'Hôtel Drouot, son terrain de prédilection. Et lorsque les enchères menacent d'être ternes, en raison d'un trop grand nombre de lignes de téléphone, il orchestre lui-même le spectacle en plaçant dans la salle une ou deux personnes de confiance, avec lesquelles il joue une partie de billard à trois bandes. Benjamin Steinitz, bien visible, aime ferrailler, debout au centre, en particulier lorsqu'il a un coup d'avance sur ses concurrents, ses équipes ayant identifié depuis une semaine déjà le modèle.

Cette passion des ventes publiques est inscrite dans son ADN. «Une des émotions fortes de mon enfance, dont je garde le souvenir le plus vif, est la vente Akram Ojeh à Monte-Carlo, en 1979. Je n'avais pas encore 9 ans, et mon père m'a fait enchérir en me laissant croire que j'étais à la manœuvre. Il se tenait en réalité derrière moi, mais je n'en avais pas conscience.»

Au même âge, Bernard Steinitz, quelques décennies plus tôt, voyait sa mère et sa sœur aînée être dénoncées et déportées vers le camp d'Auschwitz, situé dans la ville même dont sa mère était originaire. Sauvé de justesse, Bernard Steinitz a transmis à son fils le sentiment que rien n'est jamais acquis pour toujours. En ouvrant la page web de la

galerie, une phrase apparaît subrepticement : «... et de ne jamais oublier ceux qui, de Masada au ghetto de Varsovie, ont fait que nous sommes aujourd'hui...»

La générosité des Steinitz doit beaucoup à cette notion de l'éphémère dont il faut savoir ➔

PAGE DE DROITE

Vase à godrons tors et masques de satyre en *alabastro fiorito*, provenant des collections de Louis XIV.

PHOTO PAUL STEINITZ

Meuble coquillier d'Ange-Laurent Lalive de Jully (1725-1779) estampillé par Joseph Baumhauer, dit Joseph (mort en 1772).



PHOTO PAUL STEINITZ



BENJAMIN STEINITZ en 5 dates

1970

Naissance à Paris

1991

Entrée au sein de la galerie
de Bernard Steinitz

2009

Installation de la galerie
au 77, rue du Faubourg-
Saint-Honoré

2017

Installation de la galerie
au 6, rue Royale, dans les anciens
espaces de la maison Jansen

2021

Acquisition par le château
de Lunéville du miroir de toilette d'Élisabeth-
Charlotte d'Orléans, duchesse de Lorraine,
classé trésor national



Commode d'une suite de deux, en laque de Chine et vernis Martin à fond rouge, estampillée BVRB, et provenant de la collection des ducs de La Rochefoucauld-Doudeauville.

PHOTO PAUL STEINITZ

⊕ jouer, par chance et par devoir. À Drouot, certains se souviennent de l'amitié de Bernard Steinitz pour un crieur, qu'il avait trouvé un jour en état de choc : celui-ci s'était emmêlé les pinceaux en enchérissant sur un numéro erroné pour un amateur qui l'avait laissé avec son bordereau au chiffre mirobolant, l'équivalent de plusieurs années de salaire. Sans même voir de quoi il en retournait, Benjamin Steinitz lui avait racheté le papier embarrassant, lui sauvant la mise. L'objet en question est peut-être encore dans l'un des stocks pléthoriques de la maison Steinitz, qui sait ?

Une excellence, sinon rien

Ces stocks où sont alignés des centaines de chaises, des dizaines de commodes et des allées entières de corps de bibliothèques XVIII^e, Benjamin Steinitz a décidé de les repenser et de s'alléger. « J'ai envie de profiter différemment de la vie tout court et aspire à poursuivre notre effort pour que les gens viennent à nous parce qu'ils savent que c'est un lieu d'excellence dans le domaine de la sculpture et du mobilier XVIII^e ». Tout en avouant avoir acquis la veille à Drouot une plaque en ivoire qui lui tendait la main, l'antiquaire de la rue Royale se veut désormais plus sélectif, tant pour maintenir l'enthousiasme de ses équipes que par fidélité. « Avec le recul, je me rends compte que dès l'âge de 7 ou 8 ans, j'ai été littéralement choqué par certains meubles, certains objets, et cela a créé en moi des réactions très fortes. Je me souviens parfaitement du bureau de pente de BVRB avec son décor en vernis Carlin à fond bleu, qu'Alexandre Pradère a publié ou du bureau Boulle que mon père a eu à deux reprises (le petit frère du bureau de Chantilly). Je suis capable de dépenser un demi-million d'euros pour un miroir de Trapani que j'ai connu enfant, mais le plaisir dépasse de loin les considérations financières. Cela d'autant plus que mon père, pour lequel j'ai un respect immense, voyait juste, et sa connaissance et son goût restent pour moi un gage éternel de qualité. »

La qualité et la rareté primant, le galeriste se refuse à suivre une logique commerciale qui ne serait pas au diapason avec ses valeurs. De son acquisition du coquillier de La Live de Jully, « jalon de l'histoire du mobilier français » – qu'il prête en ce moment même à l'exposition du château de Chantilly –, à son dernier achat, le coffret Boulle de William Beckford, Benjamin Steinitz ne compte pas. Et lorsque nous l'interrogeons sur ces achats en ventes publiques qu'il ne tente pas de dissimuler dans son stock durant quelques années, il ne peut s'empêcher de répondre : « Je ne suis pas intéressé à acheter des objets



Vase aux figures égyptiennes en granit rose de l'Oural ayant appartenu au comte Alexandre Sergueievitch Stroganoff (1733-1811).

moyens. Je tombe amoureux. Le business n'est pas mon fort. C'est un jeu de haute volée. Personne ne nous fait de cadeaux pour avoir suffisamment de fonds pour vivre nos rêves, et nous n'avons que peu recours aux banques. Mais si nous allons un tout petit peu plus loin que cela, nous pouvons aussi bien nous interroger sur ce que nous a déjà rapporté, en termes d'image et de confiance, ce coquillier que nous avons déjà présenté sur notre stand lors de la précédente édition de la Tefaf... C'est un signal qui démontre la formidable progression de la galerie, et qui rend hommage à mes parents.» Gageons

que Bernard Steinitz aurait aimé le vase à godrons du Roi-Soleil, aux côtés de la paire de gaines Boulle provenant de la collection de Blondel de Gagny. ■

à savoir

Galerie Steinitz, 6, rue Royale, Paris VIII^e.

www.steinitz.fr

Du samedi 9 au jeudi 14 mars,
Tefaf Maastricht. Stand n° 182.

www.tefaf.com